

Arthur Miller fut des premiers au théâtre à dépeindre si bien la dégénérescence mentale, à mêler dans cette *Mort d'un commis voyageur* l'univers cérébral en faillite d'un homme fragile que sa mémoire abandonne, qui confond passé et présent, réel et songes. Vincent Garanger incarne ce Willy Loman jusqu'à faire saigner le cœur, dans la mise en scène pourtant sobre et presque mentale de Philippe Baronnet. Commis voyageur usé par trente-cinq ans de travail sur les routes d'Amérique, il n'a vu changer ni son pays, ni son métier. Dans la nouvelle traduction de la talentueuse Kelly Rivière – sans doute aurait-elle pu manier davantage les ciseaux –, Willy est l'enfant perdu du rêve américain et de ses fantasmes de réussite matérielle. Ressemble-t-il au père de Miller, immigré juif polonais et tailleur ruiné à New York par la crise de 1929? Pour compenser ses échecs

– toujours tus en famille –, il a élevé ses deux fils dans d'inaccessibles désirs d'ascenseur social. Au point de les forcer au mensonge. Et la famille en crève, et un des fils est disloqué, sous le regard impuissant d'une mère condamnée à son rôle de femme aimante et soumise des années 1950.

Elles ne semblent hélas pas si loin des années Trump à venir, où devrait aussi s'accroître la déréliction des plus faibles sous un capitalisme viril et triomphant. Si Philippe Baronnet y fait penser, il n'actualise pas sottement le texte et y joue davantage sur les sons que sur les décors. Une mélancolie quasi tchékhovienne baigne bientôt le spectacle, où non seulement un homme mais aussi des relations familiales, sociales et professionnelles s'effondrent doucement, pointant la déshumanisation progressive à venir. La pièce vibre sous des angoisses sourdes qui mélangent les temporalités, abolissent les frontières de la réalité. Comme le font les malades d'Alzheimer.

**Mort
d'un commis
voyageur**

Drame

Arthur Miller

TT

| 2h30

| Mise en scène

Philippe Baronnet

| Le 10 janv., Rungis;

le 14, Coutances;

le 16, Saint-Lô;

le 27 fév., Dieppe.